

La Traversée

N° 39. Novembre 2007

Université de Genève | Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation | Section des sciences de l'éducation |

Licence mention Enseignement | Module Approches transversales I : Situations éducatives complexes, relations, institutions et diversité des acteurs.

Nous invitons les formatrices et formateurs de terrain et de l'université du module EAT1 à une **seconde journée** de co-formation, sur la thématique suivante :

Critiquer sans disqualifier

Mardi 4 décembre 2007 - Uni Mail

Horaire de la journée : 8h30-11h30 et 14h00-15h45

Le texte qui suit est un document de travail à emporter le jour de la co-formation

Aujourd'hui, règne une sorte de confusion dans notre rapport à l'autre. Qu'ose-t-on lui dire ? La critique est-elle encore possible ? Le respect de l'autre signifie-t-il que nous devons nous abstenir de tout commentaire, même si nous voyons, avec notre subjectivité, se mettre en place des attitudes, des manières de faire, des manières de se *relationner* qui peuvent lui porter préjudice, à lui comme à ceux dont il a la charge ? Il y a d'un côté comme une paralysie de la critique, qui est vécue avant tout comme négative, blessante, sujette à caution puisqu'elle est faite par quelqu'un qui ne peut parler qu'à partir de sa subjectivité. Et de l'autre, il n'est pas rare d'avoir des critiques qui se font sauvages et blessantes.

L'itinéraire de compagnonnage a été élaboré par des formateurs de terrain et des formateurs universitaires du module Eat1 dans le but de favoriser des échanges formatifs. Il est affirmé dans le premier paragraphe de ce document : "*Former, c'est déranger, déstabiliser, aller chercher l'autre. Se former, c'est poser des questions, faire des expériences, exprimer des doutes. Les normes ordinaires qui facilitent la coexistence pacifique peuvent empêcher la formation, puisqu'elles prescrivent la non-intervention dans la vie de l'autre, ses choix, ses raisonnements, sa façon d'agir.*"

Comment *aller chercher l'autre* sans qu'il se sente agressé ? *Exprimer des doutes* sans déstabiliser de manière trop massive ? Quelles *normes qui facilitent la coexistence pacifique* inventer dans le cadre du compagnonnage ? Existe-t-il des "conditions de la critique" qui rendent optimal le dispositif de compagnonnage ?

Dire ou ne pas dire ?

D'un côté donc, nous hésitons à lui dire ce que nous pensons. Nous avons peur de le blesser, peur qu'il ne le prenne pas bien, peur de nommer ce qui relève de notre subjectivité. Au nom de quoi, dirions-nous quelque chose ? Qui nous rend légitime ? Avons-nous raison ? Ce sont des questions qui nous arrêtent, suspendent notre parole, et nous laissons l'autre continuer sans rien lui dire. Nous le laissons à sa solitude, et souvent à son aveuglement. Evidemment, il est plus facile d'intervenir lorsque nous repérons un manque dans des connaissances : « Tu ne maîtrises pas tel domaine, telle partie du plan d'études ? » ; ou un manque dans des outils : « Tu planifies comment ton travail ? Tu gères comment la classe ? Tu ne connais pas cette méthode ? Tel ou tel jeu ? ». Nous sommes alors à repérer ce qui devrait être encore acquis. Le plus difficile n'est pas là, mais lorsque cela touche la personne, son handicap, ses attitudes, sa manière de se *relationner*, sa manière de se montrer, de s'afficher, sa voix... Toute chose qui appartient à l'intimité.

Il en va de même d'ailleurs pour un parent, pour un collègue ou pour un enfant : « Lui parle-t-on de ce qui lui arrive, de sa souffrance, de sa vie parfois complexe, de ses difficultés, de sa maladie ? » Certains esquivent ces questions, de peur d'être maladroits, de blesser, de surajouter de la souffrance. Ce faisant, on peut laisser l'autre dans la non reconnaissance de ce qu'il vit, et on est empêché de travailler et d'exiger de lui, à cause ce qu'il vit.

Dire ou ne pas dire : est-ce vraiment l'alternative ? Plutôt ne serait-ce pas : « Comment dire ? » ; « dans quelles conditions ? » ; « au nom de quoi ? » ; « en vue de quoi ? » ; « sur quel terrain ? ». Ces questions tournent autour de la notion de critique. La critique n'est pas forcément mauvaise. Elle peut être bénéfique, vitale, mais sous certaines conditions de dialogue, de circulation de parole, de confiance, de manière de nous exprimer, de circonstances. Ces conditions, elles, nous concernent, et touchent à comment la critique survient en nous et dans quelle position nous nous trouvons : « Vise-t-on à faire taire l'autre en le blessant lorsque celui-ci nous dérange trop ? ». Ou par exemple : « Vise-t-on à se défendre de lui en le critiquant personnellement ? », etc.

Où la critique se fait violence

Pour comprendre comme une critique peut être bénéfique, il nous faudra dégager les circonstances où elle ne l'est pas, où elle enferme et réduit un autre dans un aspect de lui-même ; où elle est liée à une destruction au lieu d'une construction. Nous avons vécu des critiques destructives, humiliantes, où ce qui nous est reproché est comme en miroir de ce que l'autre est : « tu n'écoutes pas » alors qu'on a l'impression que c'est lui ou elle qui n'écoute pas ; « tu n'as jamais le temps », alors que nous avons essayé de lui demander de prendre du temps et qu'on a l'impression qu'il ou elle a toujours d'autres choses à faire, etc. La critique prend place dans une relation, et nous avons contribué à fabriquer ce que nous reprochons à l'autre. D'où la nécessité de prendre des précautions et de ne jamais généraliser.

Une critique est toujours une confrontation de points de vue. Avec l'un, qui s'exprime au nom de sa subjectivité - qui n'est pas forcément la réalité - et un autre qui reçoit, se défend, ne veut pas entendre, finit par entendre, reprend, repart, travaille... Une critique peut se réaliser dans une relation d'égalité, entre amis par exemple, mais aussi dans une relation d'inégalité. Elle prend une ampleur différente suivant les conséquences institutionnelles qu'elle a : « Vient-elle comme repère pour guider, reconnaître ? », « Accompagne-t-on la suite de la critique ? », « Vient-elle au contraire interdire, grever le devenir institutionnel de quelqu'un ? » Autant de situations, autant de nuances.

La critique d'un stagiaire est-elle possible ?

Ces questions se posent dans la relation du formateur au formé, mais également du formé au formateur. Invité dans cette sorte d'intimité qu'est la classe, où l'on se dévoile dans le même temps qu'on laisse voir ses gestes professionnels, le stagiaire est averti de retenir son jugement, d'essayer de comprendre, au lieu de condamner les pratiques qu'il observe. Le plus souvent, il est subjugué par la maestria du formateur de terrain. Comment fait ce dernier pour accéder à ce niveau de maîtrise ? Mais ces étudiants, s'ils ont encore beaucoup à apprendre sur le plan du métier, ont déjà des avis, quand ce ne sont pas certaines convictions. Certaines de ces dernières vont se voir remises en question, d'autres constitueront les axes de leur future pratique.

La relation entre le stagiaire et le formateur de terrain fait partie des relations asymétriques, malgré la présence possible de moments où les deux personnes fonctionnent dans la classe en enseignants partenaires. L'espace et le temps pédagogiques sont ceux de l'enseignant titulaire. C'est lui qui a forgé les rituels, les habitudes, les règles de fonctionnement de la classe. C'est lui qui est responsable de son bon fonctionnement et de l'apprentissage des élèves devant l'institution. Le stagiaire, lui, est là explicitement pour observer, questionner, essayer, sous le regard et la tutelle de l'enseignant formateur. Il s'adapte à un style, se coule dans un fonctionnement, respecte des règles antérieures à sa venue. Quelles sont, dans ce cadre de formation, les possibilités d'exprimer un doute ou un désaccord ? L'esquive se trouve-t-elle parfois la seule manière d'éviter la confrontation ? Jusqu'où et comment faut-il exprimer ses critiques pour qu'elles restent un outil de transformation mutuelle ?

Dispositif

Pour une question de salles, nous avons été contraints à un dispositif particulier. Le matin, il n'y a pas d'introduction générale, mais un travail immédiat dans 4 groupes. Nous vous invitons à rejoindre l'une des quatre salles indiquées. Nous prévoyons de 10 à 15 personnes par groupe.

L'après-midi, nous commençons à **14h00**, car il n'y a pas de grande salle à disposition avant cette heure-là. Nous terminerons au plus tard à 15h45. **Le texte de la Traversée** fait fonction d'introduction à nos échanges. Nous vous invitons à le lire avant notre rencontre.

Matin 8h30 : Uni Mail

4 groupes dans les salles :

4189 : avec C. Laplace et D. Bonneton

4193 : avec M-A Barthassat et J.-M. Cassagne

5189 : avec N. Ghezraoui et A. Muller

5193 : avec M. Cifali et V. Hutter

Consignes

- 8h30 – 10h00 : Partir des situations vécues par les formateurs dans leur relation aux stagiaires, et repérer au fil des échanges les conditions favorables ou défavorables de la critique.
- 10h30 – 11h30 : Partir des situations vécues de critiques émises par les stagiaires, et repérer les conditions favorables ou défavorables de la critique.
Chaque groupe nomme un secrétaire, qui note les questions, les divergences, les histoires éventuelles, les arguments, les dilemmes. Ce document sera à transmettre à Mireille Cifali à la fin de matinée.

Après-midi 14h : Uni Mail

En plénière dans la salle MR 030

- 14h00–15h45 : Synthèse de Mireille Cifali à partir des documents transmis.
Extrait d'un film, *Parole. L'héritable Dolto* de Vincent Blanchet et d'un commentaire de Caroline Eliacheff.
Réactions, débat, échanges, et conclusion.

Mireille Cifali, Nahed Ghezraoui, Claude Laplace

Pour tout renseignement : Marie-Ange.Barthassat@pse.unige.ch, coordinatrice du module.